

Présentation de M. le Pasteur Michel JAS

D^r Bernard Cavalier, président

Cher confrère,

Vous êtes sans doute l'un des plus anciens membres correspondants de notre Académie. Vous y avez été reçu le 17 avril 1998 par Madame Janine Reinaud, alors présidente de notre compagnie. Rappel d'un moment émouvant pour certains d'entre nous, c'était en effet pour elle sa dernière apparition rue Dorée en raison de la maladie qui devait la frapper peu après. Le bulletin de notre académie étant alors peu disert sur la réception des correspondants, je n'ai pas trouvé trace des paroles qui ont été prononcées à cette occasion pour vous accueillir. Nous savons simplement que vous y étiez admis en bonne compagnie, puisque votre promotion était également celle de notre consoeur, Madame Michèle Pallier, qui fit une intervention ce jour-là où elle nous présenta « Les Gasparin, cinq portraits de femmes » et de notre secrétaire perpétuel, Alain Aventurier qui donna son éclairage sur « La science à la rencontre de l'art et de l'Histoire ». Rien vous concernant. Je vais donc faire un bref survol du parcours qui vous a conduit parmi nous.

Vous êtes né à Nîmes en 1953 à la Maison de santé protestante, comme il se devait alors pour le fils d'un couple d'instituteurs qui, sans être très pratiquants, étaient des membres reconnus de l'Église Réformée de Fons outre Gardon, village où ils exerçaient et résidaient. Reconnus, ils devaient l'être en effet, puisque le Conseil presbytéral de cette paroisse avait donné à votre père l'autorisation d'y conduire des cultes en tant que prédicateur laïc. Il vous semble cependant que vos parents étaient plus préoccupés par l'action sociale que par le spirituel.

Vous êtes leur seul enfant survivant. Un jeune frère est décédé peu après sa naissance lorsque vous aviez 12 ans, frère que finalement vous n'avez pas connu et peut-être même jamais vu, d'où ce sentiment que vous avez d'avoir été l'enfant unique de vos parents.

Très jeune vous avez été sensibilisé à l'Histoire au travers du regard de ceux qui en ont été les acteurs le plus souvent bien involontaires. Vous m'avez dit avoir été marqué dès votre enfance par la lecture des lettres qu'écrivait votre grand-père Michel Jas mort sur le front en 1918, deux ans après son frère décédé dans les mêmes conditions en 1916. Ce grand-père rédigeait des poèmes et faisait des dessins que vous lisiez et regardiez avec gourmandise.

Cela vous a durablement imprégné puisque bien des années plus tard, à la commission des ministères de l'Église Réformée de France, où vous postuliez pour être ministre du culte, lorsqu'on vous a demandé quel évènement vous avait le plus marqué, vous avez répondu sans même y réfléchir : « la guerre de 14 ».

Les poèmes de votre grand-père, ses dessins, sa mort, celle de votre grand-oncle, ce frère si tôt disparu dont on devait très peu parler comme c'était la coutume en ce temps-là, bref ce sentiment de présence-absence, cette proximité avec des personnes jamais rencontrées et

pourtant si présentes vous a profondément marqué. Voilà sans doute l'une des raisons qui expliquent votre appétence précoce pour l'Histoire.

Adolescent, vous parcouriez sur votre bicyclette les environs de votre village pour aller à la rencontre « des vieux » entre guillemets, les amis de votre grand-père et de votre grand-oncle pour leur faire raconter leur guerre, mais également leur vie, celle de leur village. À l'instar de monsieur Jourdain qui faisait de la prose sans le savoir, vous, vous faisiez du « Philippe Joutard » sans le savoir. Comme lui, dont la thèse portait sur une certaine vision de la guerre des Camisards, vous vous attachiez à comprendre l'Histoire au travers de ce qu'en dit la tradition orale.

Votre voie semblait toute tracée, vous auriez dû être historien. Mais c'était sans compter sur la façon dont l'Histoire, la grande, interfère avec la nôtre. Vous aviez 15 ans en 1968 et dans les suites du mouvement de mai, fleurissaient des lieux de rencontres et d'échanges où les idées bouillonnaient et se confrontaient. À Nîmes, vous êtes attiré par l'un d'entre ces lieux où des jeunes en questionnement dissertaient des heures durant sur le sens de la vie autour d'un verre. Vous avez pris soin de m'expliquer que ces boissons n'étaient jamais alcoolisées. C'est là que vous avez découvert la foi dans une ambiance à la fois œcuménique et très libre, hors du cadre des Églises constituées. Cette expérience vous décide à entreprendre des études de théologie, non pas à Montpellier comme on aurait pu s'y attendre, mais dans une faculté plus évangélique, celle d'Aix-en-Provence. C'est là que vous rencontrez Élisabeth qui allait devenir votre épouse. Elle était catholique, mais avec une amie musulmane, elles avaient décidé de poursuivre des études de théologie à la faculté d'Aix. Lors de vos études, vous avez travaillé sur les manuscrits de la Mer morte. Comme on le voit, l'Histoire n'est jamais très éloignée de vos préoccupations.

Marié en 1978 avec Élisabeth, vous avez deux enfants, Héloïse sage-femme à Privas et Alexandre qui après des études de science politique à Toulouse travaille dans la gestion des images à Euro new.

Vos différents postes pastoraux vous ont permis de bien connaître notre région : Perpignan, Toulouse, Nîmes, Montpellier, l'Aude et enfin Uzès, tout votre parcours professionnel fut occitan. Sur le plan théologique, vous dites qu'après avoir été pendant 20 ans un « évangélique libéral », votre parcours spirituel vous oriente de plus en plus vers le libéralisme.

À Toulouse, vous avez fait la connaissance de Jean Duvernay. Il faisait un travail historique sur les registres de l'inquisition. C'est à son initiative que vous avez entrepris des recherches sur les corrélations pouvant exister entre les patronymes cathares et ceux des Protestants et Catholiques de la région après la Réforme. Vous en avez tiré des conclusions qui ont fait l'objet de votre premier ouvrage publié en 1992 : « Braises cathares : filiation secrète à l'heure de la Réforme ». D'autres ouvrages suivront : en 2007 « Incertitudes : les Cathares à Montpellier », en 2011 « Cathares et Protestants : familles rebelles et Histoire du midi » et enfin en 2017 : Le Saint, le pauvre et l'hérétique : essai critique sur François d'Assise, le « Saint », le modeste Valdes de Lyon ; le « pauvre » et le curieux Nicétas, théologien du catharisme presque irréel ». Pour ce dernier ouvrage, je crois que vos références bibliographiques touchant au modeste Valdes puisent beaucoup chez un confrère bien connu dans notre compagnie.

Je veux parler, chacun l'aura compris, de Gabriel Audisio historien pour lequel vous avez, je le sais, une grande admiration.

À la réflexion, il me semble trouver un fil conducteur entre votre parcours et celui de vos parents ainsi qu'une grande proximité entre votre vocation de pasteur et celle d'historien. Si vos parents par leurs engagements s'intéressaient aux oubliés de la vie, votre travail pastoral, d'une certaine façon, en était souvent assez proche. Comme eux l'ont fait en leur temps, les humbles sont l'objet de vos préoccupations et de votre sollicitude. De la même façon comme historien vous vous intéressez également aux petits, les vaincus, les oubliés de l'Histoire, ceux dont on ne saurait presque plus rien si des hommes tels que vous ne venaient nous rappeler qu'au travers de leurs combats, de leurs défaites même, ils ont encore tant de choses à nous dire et à nous apprendre.

Aujourd'hui, vous allez nous parler d'un Nîmois du XVII^e siècle, François Graverol et sa recherche concernant les Cathares.

Nous vous écoutons.